

ROLAND MEYER

DANS L'OEIL DU JUGE



Préface

La quarantaine, j'y suis depuis l'enfance, j'ai grandi dans cette catégorie. J'ai rencontré cette vieille dame très jeune. Oui ! Je n'ai pas usé mes pantalons sur les bancs d'école mais bel et bien troqués contre ceux de l'administration pénitentiaire. J'ai connu l'enfermement dans des moments très durs.

Actuellement les ministres de la justice, homme ou femme, fleurissent comme des fleurs au printemps. Alors quand tu es détenu, tu ne sais plus vers quel saint te vouer car les textes de loi changent tout le temps. Mais on te les applique à leur sauce et selon leur humeur. Si, aujourd'hui, on dit que les prisons sont des clubs Med, venez-y faire un tour et vous verrez par vous-même l'envers du décor. C'est un système où l'on cultive le vice.

D'après un ténor du barreau de Nancy, à la SPA, les détenus seraient mieux logés. Il ne manque pas d'idée pour nous torturer, mentalement, psychiquement. Ok ! Tu es condamné pour un délit, coupable ou non, mais condamné et pas amendé à subir leur bassesse et leur injustice. Le système carcéral n'a point évolué. Quand tu as un passé, systématiquement tu es face à la carotte. Je crois même aujourd'hui, les directeurs et les chefs de détention n'ont plus aucun pouvoir avec le système judiciaire qui date de Mathusalem.

A l'époque, un chef de détention avait son mot à dire, normal car c'est l'administration pénitentiaire qui vit avec nous. Un contact permanent qui transforme leur profession en semi-liberté. Pourquoi on ne leur pose pas des questions

nous concernant ? Quand tu vois lors d'un entretien avec un psychiatre ou un psychologue, envoyé par le juge, ne t'accorde que dix minutes pour rendre compte de ta vie, tu as de quoi te poser des questions.

Ce rapport est le plus important dans la décision d'un juge pour toutes tes demandes. Quand tu vois ces jeunes magistrats, qui ont à peine trente ans, ils sont justes là pour te rejuger alors tu as compris ta douleur. Tu fournis tous les efforts pendant ta détention mais le jour où tu passes devant le JAP¹ pour statuer sur un aménagement, ton passé est l'élément déclencheur du résultat. Et forcément tu repayes l'addition car là est l'addiction du juge. Dans telle prison, un juge peut plaider en ta faveur et dans une autre il peut te rendre fou car c'est le seul maître à bord. Il a ta liberté entre ses mains et tu ne peux rien y faire.

Moi pour mes remises de peine ou pour mes permissions de sortie, je n'obtiens jamais satisfaction. Je ne suis pas plus mauvais garçon qu'un autre. Je fais en sorte de me faire oublier. J'ai une bonne conduite vis-à-vis du personnel. Je fais tout pour avoir une bonne réinsertion. Mais ils me le font payer au prix fort. Une petite parenthèse, mon ami Vincent a été condamné à quarante-huit mois de prison et il en est sorti au bout de dix-neuf du CD de Nancy. Mon beau-frère, quant à lui, condamné à la même peine et libéré au bout de vingt mois de détention au CD d'Ecrouves. Pour moi par contre, on n'accorde même pas une permission de sortie avec monsieur le curé. Pourtant, j'ai pris une peine de six ans, j'en ai déjà effectué trois. Je devrais avoir les mêmes priviléges que les autres détenus mais là encore ce n'est pas le cas. Je ne demande pas grand-chose mais seulement quelques jours pour voir mes filles.

¹ JAP/ juge d'application des peines.

Table des matières

I

- Au commencement
 - La prière du gitan
 - Le nouveau monde
 - La passion, mon grand-père
 - La danse des parapluies
 - Notre paradis perdu
 - Une guerre sans bouton
 - L'engrenage
 - L'entrée en matière
 - Alcoolisé par la vie
 - Amicalement nous
 - Cochon rouge
 - À nous la quinte flush
 - L'ombre de ma flamme
 - Une fête endiablée
 - Betty
 - Sans fatigue
 - 1981
 - L'évasion ratée
 - Jean, balle en disco
 - Ils sont tombés
 - Et un soir
 - Quand la balance flanche
 - La reprise

Une belle rencontre
Le marché
Comme un proverbe
Charolaise en or
Un sacré coup
Le plus vieux métier
C'était mon paradis
La fuite
Sur la piste, vert bouteille
Le changement
Une soirée de merde
Transfert
Notre politique
Flamber
Au dernier jugement
La pyramide
Ma dernière conquête
Quand tout va bien...
Une chance, elle était de permanence
Tout va mal...
Vingt-huit septembre 2015
Et la balance a penché
Avis d'ordonnance rendue et le mien
Résumons, inculpons
Le renvoi
Colmar assiégée
Une lettre oubliée
Et dans le journal
Toul, l'heure de ma vie

I

Au commencement

La prière du gitan

Je suis un bohémien, un pauvre voyageur, ma caravane est mon monastère, je fais de mon cœur un lieu de prière, Je ne possède pas d'habits élégants, Dieu dit que le corps est plus beau que les vêtements,

Je ne me soucie pas de la nourriture de demain, le nôtre père demande le pain quotidien,

J'amasse pour mon âme une tirelire d'amour, elle est à Dieu, elle sera ouverte un jour,

Mon cœur ne convoite pas de grand bien, son gros appétit est d'aimer son bien prochain,

Ma roulotte est petite, bien plus qu'une maisonnette, mais toi seigneur, tu n'avais pas où reposer ta tête,

Les policiers viennent me contrôler, je leur souris, seigneur, ces hommes font leur métier,

Je rempaille des chaises, je vends des paniers, des gens moqueurs m'insultent avec grossièreté,

Je veux t'aimer seigneur, jusqu'à leur pardonner,

Dans le calme, la nuit tombe peu à peu, pour te prier seigneur, j'allume un feu,

J'ouvre les évangiles, je goûte à ta paix, comme une brebis docile,

Sois béni, Dieu d'amour, je sais que tu m'aimes et que tu m'aimeras toujours.

Poésie pour les gens du voyage

Roland le Yéniche.

Le nouveau monde

Face au nouveau monde, un terrain, la famille Remetter, des voyageurs yeniches, un lieu dit à l'écart pour des gens comme nous, avait été offert après guerre, racheté d'office pour éviter d'être expulsé. Les souvenirs rejaillissent de ma mémoire. Ce petit pont juste à côté de cette source, une eau pure de Soultz, petit village d'Alsace, connue de tout le monde. Un endroit qui m'a vu grandir où d'ailleurs dès l'âge de mes quatre ans, j'en avais perdu mon nom et récolté un autre qui dans l'avenir aller faire la une des faits divers.

Meyer Roland, voilà le petit bonhomme que j'étais. Une maison préfabriquée par les Américains et monté par les mains de mon grand-père. Sans eau ni électricité, mes grands-parents après avoir connu les désastres du camp nazi, car il faut le rappeler mes origines étaient les premières à être raflées par la police française et les allemands, avaient vécu la dureté de l'après-guerre. J'avais grandi éclairé de lampe à pétrole dans un univers verdo�ant de nature, dans un monde isolé entouré de mes proches.

De ce temps-là, dans mes culottes courtes, avec les cousins, je gambadais à travers champs. Écoutant lors de ces veillées, ce grand-père aux mille histoires face à la cheminée pendant que grand-mère était gardienne de la cuisinière à bois. Je sens encore aujourd'hui ces odeurs qui embaumait toutes les pièces, ces couleurs de la vie qu'elle rassemblait dans nos assiettes. La chaleur que se dégageait de ses plats, cet amour que l'on savourait. J'étais inconscient du monde qui m'entourait.

Le nouveau monde est un endroit encore existant situé à un kilomètre et demi de Soultz, bordé de rivières, de vergers, de champs, de forêts et de vignes. Il relie l'Alsace à Belfort par une route nationale. Nos rires d'enfants, ces jeux de

gamins, les concerts de canards, les ronchonnements de cochons et bien d'autres encore rendaient le lieu vivant. J'ai encore faim de ces souvenirs, de ces moments partagés par la famille ou un tube de cuivre allait participer à la richesse d'un mets succulent, le hérisson. Un des moments magiques de mon enfance, c'était cette chasse au niglo.

L'emblème

Mon grand-père, accompagné de ses chiens, dressés spécialement pour les hérissons, nous emmenait parfois à travers cette campagne, notre univers, les traquer dans leurs terriers. Nous étions heureux, nous le suivions les yeux brillants d'excitation. La panse déjà ravie du festin qui allait suivre. La meilleure saison pour cet événement est l'automne au moment où les hérissons sont bien gras avant de plonger dans l'hibernation. Quand nos besaces étaient remplies, nous rentrions fier de notre excursion.

Un grand feu illuminait l'ambiance, nous jetions, mes cousins et moi, les patates dans la braise. Après avoir fait un trou sur une patte de l'animal et infiltré le tube en cuivre, nous soufflions dedans pour le gonfler afin de le dépouiller de sa peau. Ma grand-mère, quant à elle, les faisait griller en les accommodant d'herbes et d'ail cette chair si délicate. Un vrai délice, un plaisir à savourer que si on l'a déjà goûté. Beaucoup prennent un air dégoûté, horrifié même à l'idée de manger cet étrange animal. Pourtant il ne manque pas de piquant en saveur.

La passion, mon grand-père

Dès mon plus jeune âge, la fascination de la chasse était une de mes plus grandes passions car je l'ai partagé avec mon grand-père et aujourd'hui encore reste bien ancré dans mes souvenirs comme une ressource, un merveilleux rêve. Une histoire d'amour à laquelle je reste fidèle.

Dès l'âge de onze ans, je sautais sur mon petit fusil 22 long rifle préféré et je partais en quête d'un faisan, d'un lapin voire d'un sanglier. Armé, je n'avais pas peur, la nuit je tirais à vue. Parfois, un vent s'engouffrait dans mon pull en laine par son col abîmé et me laissait une sensation étrange et glaciale, mais cela ne m'empêchait pas de grimper en lisière de forêt, pour me mettre à l'affût d'une proie.

Une vie ordinaire dans un ciel noir sans étoile, j'étais un enfant. Je regardais de mes yeux de petit bonhomme, fasciné, ce grand-père faire des paniers en osier. On allait les chercher à la campagne et on les trempait dans la rivière pendant trois ou quatre jours, derrière chez nous, car on les sortait quand ils étaient plus souples. Puis assis devant la maison sur un tonneau renversé, on les épulchait de leur écorce. Mon grand-père, armé de sa serpette, s'amusait à faire des paniers. Bien souvent, il travaillait sur commande et cela à cause de ma grand-mère, qui pendant ce temps partait chiner et vantait le travail de son homme.

La danse des parapluies

La spécialité de ma grand-mère c'était la réparation des parapluies. Chaque fois qu'elle en récupérait, elle les démontait, celles cassées jetées, les baleines étaient triées pour réutiliser les bons, souvent il fallait trois pépins pour récolter le fruit de ce travail. Les fermoirs et la toile étaient aussi inspectés par son œil expert. Et tout ça sans déverser une larme d'argent en matière première.

Mes cousins et moi on fouillait les décharges, je dis bien toutes. Et la danse des parapluies commençait. On repartait avec les pépins jetés par les gens. Car les riches de l'époque sont à ceux d'hier, ils jettent tout et n'importe quoi.

Je me souviens encore de cette expédition à la décharge, j'avais dix-douze ans, je crois. Nous étions une troupe de six ou sept enfants, un jour de pluie, mon grand-père m'avait demandé d'aller décharger la brouette à la déchetterie. J'étais tombé sur une grenade allemande, presse-purée ils appelaient ça.

Les autres me gueulaient dessus pour la jeter, juste pour voir si elle pétait. Pour vérifier, cela nous avait coûté l'hôpital. Je m'étais fait explosé juste à la sortie des soins. Mon grand-père et mon oncle m'avaient donné le goût de ne plus toucher aux explosifs. Pour voir une explosion, notre inconscience aurait pu nous coûter la vie.

Notre paradis perdu

Dans les beaux jours, avec mes cousins et amis, on mettait les sandalettes pour aller pêcher. Dans la rivière derrière la maison, on fouillait les berges, sur des kilomètres, à la recherche de poissons. De nos mains nues parfois on en sortait de belles pièces. On chassait aussi les couleuvres d'eau.

On était tout le temps dans la rivière de mon enfance. Dans le temps les Pipelines de gaz arrivaient de Russie, passaient non loin de notre rivière. Leur pelleteuse géante, creusaient des tranchées et traversaient nos plus belles campagnes. A cause de ces tuyaux cela rendait l'endroit inconstructible. Une brigade même avait été mise en place spécialement pour cette surveillance du site.

Nous, comme des débiles, on allait au fond de ces trous, on se baignait chaleureusement. Un moment plus tard, on sortait couvert de boue, une thalasso gratuite, pour se faire sécher et l'on devenait comme des zombies. Qu'est-ce qu'on était bien quand on était gamin. On partait des journées entières, on dormait à la belle étoile. Malgré notre âge et le nombre d'une douzaine qui jouait les « cacous » à la nuit tombée, au moindre bruit les dents claquaient, c'est vrai, on flippait nos races.

Quand il pleuvait, on faisait des abris avec ce que l'on trouvait faute de tente et on dormait.

Une guerre sans bouton

À la saison des champignons, on déclarait la guerre. Je n'avais pas de bouton à mon âge, mais l'envie d'avoir envie, le trésor de mon village était notre fierté.

On ramassait jusqu'à dix kilos dans l'après-midi de Cèpes, Trompettes de la mort, Chanterelles.

Là, où il y avait les plus beaux châtaigniers, là était la frontière entre Soultz et Guebwiller. On connaissait la forêt comme notre poche.

Quand les deux villages se rencontraient, les jeunes coqs que nous étions, attaquaient, souvent les autres fuyaient sous nos coups. Enfin, quand nous étions en nombre suffisant, sinon nous apprenions à courir. Nous savions, où se trouvait le repère des trompettes de la mort, un champignon bien planqué.

Un vrai butin dans notre cœur, gagné parfois grâce à quelques marrons. Du nez de Soultz, un lieu-dit, une roche qui se grimpe par des sentiers, une vue panoramique, un paradis, on partait ainsi dans les bruyères du plateau.

Un pays merveilleux pour la faune sauvage et la flore, tous vivaient cachés dans ce monde ouvert et mystérieux de ma jeunesse. Aujourd'hui tout a changé, tout disparaît dans les vers du temps.

L'engrenage

Une autre passion allait venir, la mécanique des vélos, des Mobylettes et des voitures. Dans le seul garage du coin, un diéséliste dont le temps avait délavé l'enseigne, allait devenir ma deuxième maison..

On allait faucher quelques pièces de vélos par-ci par-là pour en réparer d'autres et souvent on allait les essayer dans les champs sans pneu ni chambre à air, seules les jantes criaient de notre passage. Souvent les roues étaient différentes entre l'avant et l'arrière. C'était comme ça que la moto est venue à nous, on accrochait du carton à l'aide d'épingle à linge. Le bruit faisait de nos vélos des Harley.

On ne risquait rien car les hirondelles n'avaient que des deux roues sans moteur. Ces gendarmes avaient une cape noire en guise d'ailes et leur matraque en bois peint en blanc, souvent leur seul arme. De toute façon, leur arme à feu s'arrêtait au 7,65 St Etienne et avant, ça c'était des ordonnances. Puis dans les années 80, le Manurhin, 357 Magnum allaient venir à leur ceinturon. Il valait mieux car plus souvent alcoolisés que l'alcool lui-même dans la bouteille. Tous les jours, ils étaient assis au bistrot du village. Ils n'étaient pas là pour contrôler.

Par petit jeu entre nous on leur crevait les pneus. On cassait aussi les chaînes de leur vélo, les rayons, un jeu d'ange à dix ans. Ah ! Ma première Mobylette orange combla mes treize ans. Elle était honnête. Par la suite, la beauté mécanique n'était que des pièces empruntées discrètement sur d'autres. Une clé de douze suffisait à dégager le surpoids des bécanes des voisins. On faisait aussi de la moto, mais on ne touchait pas le sol une fois dessus, mais on partait en trombe, inconscient. On roulait tant qu'il y avait de l'essence.

On arrachait l'insigne sur la seule voiture de la brigade conduite par le commissaire. Une 403 comme celle d'un personnage en imperméable d'une série. Juste le plaisir, de lui dire: on est là et tu ne nous vois pas.

À cette époque la sécurité n'était pas d'actualité. On partait dans les chemins environnants, au volant d'une voiture, d'une moto rafistolée par nos soins, pendant un instant, on était devenus des cascadeurs sans fiction. On rigolait sans oublier de rire des autres. Je me prenais, du haut de mon adolescence, pour un pilote mécano à coup de petit effort, je coulissais la vitre d'une 4L, grimpais à l'intérieur et démarrais sans clé sous les chapeaux de roue.

Je voyais défiler les arbres dans ma fuite, je ne regardais pas dans les rétroviseurs, car ce qui est derrière reste derrière. J'ai toujours appris à aller de l'avant. Et cette expression me sera bien utile par la suite, surtout dans les moments d'émotion et de tristesse.

Par-contre la DS, elle, demandait déjà un petit savoir faire. Je me munissais d'un tournevis et d'une lime à ongles en guise de clé de contact. Déjà un petit génie !

L'entrée en matière

Comme la plupart du temps nous étions livrés à nous-mêmes. A notre charge de nous occuper. La complication de cette époque ne devait pas nous faire sortir de l'école St Cyr. L'apprentissage allait se durcir avec l'évolution. Une adaptation naturelle de ce savoir, car le garagiste nous l'offrait sur un plateau d'argent.

J'ai eu une scolarité différente des autres, enfermé dans le grenier, une scie à fil en guise de crayon et des planches faisant office de cahiers. Mon instituteur me faisait travailler le côté technologique de la chose, c'est-à-dire construire des nichoirs et des cages d'oiseaux. J'ai plus vécu l'école de la rue que celle des bancs. Je me souviens, noir de suie pour gagner ma croûte, j'arpentais de cheminée en cheminée, où je brûlais le temps fumant de ce travail mal payé.

Mais aussi après un nettoyage corporel faire du porte-à-porte à porte avec ma grand-mère vendre du linge de maison et bien d'autre chose encore. Et ce travail, quand le Papepa² revenait avec de vieilles chaises. Trois en paille et six en cannage.

Aussitôt arrivé, il se mettait au travail. Et moi je l'aidais en apprenant du même coup. Il découpaient six morceaux de cannage et les trempait dans la rivière. Au bout d'une heure, il avait pris les mesures et agrafait le cannage, collait et avait terminé proprement les bordures.

Moi, j'avais dépouillé les chaises à rempailler. Lui avec son cutter avait coupé des fibres de paille de dix mètres. Il m'a montré le métier des anciens. J'ai sous son regard, placé la paille, tiré, et tapé sur les côtés avec le burin et je terminais pour finir en glissant le bout qui restait sous le siège, en